“ Sur cette tombe à peine fermée, qu’il nous soit au moins permis de pleurer la perte que la patrie vient de faire et d’honorer la mémoire d’un ami.

“ Lucien Turcotte était le troisième fils de l’Honorable J. E. Turcotte ; il a été aussi son élève. Il était petit enfant que déjà son père, dès lors en pleine possession de ses succès oratoires, lui apprenait à déclamer les fables de Lafontaine. Il lui donnait d’abord l’exemple, puis il l’installait hardiment sur une table ou une chaise, et le faisait répéter, corrigeant ses gestes et ses intonations. A dix ans Lucien récitait le *chêne et le Roseau* comme un élève du Conservatoire. Avec un pareil maître, il ne pouvait manquer de se bien former, et ses compagnons d’études qui ont eu les prémices de sa jeune éloquence, s’expliqueront la sûreté de son bébit en apprenant que son *expérience* remontait si loin. Un jour ses confrères enthousiasmés par sa parole, lui ont fait une ovation : il disait plus tard que c’était là simplement un succès de déclamation obtenu par certains éclats de voix que son père lui avait appris. Explication pleine à la fois de modestie personnelle et d’orgueil filial.

“ Au Collège et à l’Université, le jeune Turcotte s’est toujours distingué par ses habitudes laborieuses et par sa bonne conduite. D’une activité d’esprit infatigable, il avait une soif dévorante de tout savoir, et il s’exaltait pour toutes les études, histoire, littérature, philosophie, théologie même. Il a toujours été le plus ardent des discoureurs, parlant sur toutes choses, parfois de celle qu’il ne connaissait pas : c’était sa manière à lui de tirer parti des relations sociales.

“ Son temps d’Université a été pour lui l’époque la plus heureuse de sa vie. Les succès qu’il a obtenus lui ont ouvert les horizons de la vie, et il se trouvait précisément à cet âge où l’on jouit d’un triomphe avec l’émotion candide de l’enfant et l’orgueil légitime de l’homme, période de transition entre la jeunesse et la virilité du talent, âge fortuné, bien différent d’une époque plus avancée de l’existence où les illusions ne déteignent plus sur les hommes et les choses qui nous entourent, où la réalité nue laisse voir la petitesse des hommes et l’inanité des choses.

“ Les confrères de Lucien Turcotte se rappellent encore plusieurs de ses discours prononcés à l’occasion des fêtes universitaires, discours de jeune homme sans doute, mais animés déjà d’un souffle d’éloquence. Il avait un tempérament d’orateur, il avait le *pectus* qui fait d’un expert en l’art de bien dire un orateur véritable. Chez lui la pensée provoquait le sentiment, l’émotion suivait de près l’idée et communiquait à sa parole la chaleur qui vivifie, l’accent qui subjugué ; l’accord intime de l’esprit et du cœur lui donnait cette force entraînant, don naturel des privilégiés, qui s’impose à tout le monde et qui est vraiment l’éloquence, la puissance de convaincre. Avidé de toute science, penseur acharné à tout concevoir, il était de plus doué d’une sensibilité délicate et d’une imagination qui le portait au-delà des horizons communs, au-dessus des niveaux ordinaires. On lui a reproché certaines hardiesses, sans doute pour le punir de pousser trop loin l’essor de son intelligence : tant il est vrai qu’il nous faut payer cher même la joie pure des pensées ou des rêves qui, touchant presque aux sphères infinies, sont l’expression la plus élevée des facultés de l’âme humaine et la ravissent en la rapprochant des splendeurs pour lesquelles elle a été créée. N’oublions donc pas que c’est à la puissance des efforts faits pour trouver la formule du vrai et du beau, dont Dieu a mis en nous l’instinct, qu’il faut mesurer les natures nobles et fortes. “ Le sublime est le son que rend une grande âme,” suivant le mot de Montalembert.